

La série des K'lipoth de Jan Menses

François-Marc Gagnon

Numéro 66, printemps 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, F.-M. (1972). La série des K'lipoth de Jan Menses. *Vie des arts*, (66), 24-26.

la série des k'lipoth de JAN MENSES

par François GAGNON

Je prie le lecteur, qui est peu familier avec des gens s'entourant d'un grand nombre de livres, choisis à l'intérieur d'un seul secteur d'intérêt et qui, pour des années entières, vont les relisant, comparant, l'un à l'autre, des passages sans rapports apparents, lisant aussi entre les lignes de ces mêmes livres qui ne se font pas faute d'y inviter, attirés par ces zones dites obscures situées au-delà des mots et y faisant peu à peu leur habituel séjour, de ne pas décider mentalement trop vite de leur sort. La pratique des livres et spécialement des vieux livres, en la manière susdite, indique souvent une préoccupation du SENS qui n'est pas du tout négligeable. Alors qu'ils paraissent souffrir d'une intoxication nuisible à leur santé, s'isoler du reste des hommes, préférer le papier imprimé aux rencontres sociales, il arrive qu'ils habitent le CENTRE d'où rayonne l'activité, sinon l'agitation, des autres, leur donnant signification.

Si, par surcroît, ces mêmes livres portent sur des matières de religion, voire de mystique, plutôt que d'histoire ou de simple philosophie, ce sens est cherché en fonction d'une ESPÉRANCE, et je ne vois pas qu'il n'y ait rien là de méprisable. Certes, on peut chercher à l'espérance des hommes des réponses autres que mystiques, mais ces réponses relatives, politiques, sociales ou culturelles portent toutes leur part de déception en elles-mêmes, aisément vérifiables. Il est dans la nature de l'espérance religieuse d'aspérer à un objet qui ne déçoive pas, cela dût-il entraîner qu'il demeure dans l'INVÉRIFIABLE.

J'avais, pour ma part, depuis quelque temps, perdu contact avec ce genre d'esprits et avec leurs préoccu-

pations, engagé que j'étais dans une action à portée plus immédiate. Quelques œuvres de Menses, le personnage lui-même, viennent de me faire prendre conscience que j'avais laissé s'estomper dans ma mémoire une impression que j'avais pourtant alors fortement ressentie, lors d'un voyage en Israël, il y a deux ans. Très évidemment, Menses, avec son teint pâle, ses yeux brillants, sa barbe généreuse, son habit noir élimé, était le frère de ces religieux personnages que j'avais vus dans la vieille ville de Jérusalem, de tous âges et provenances, murmurant les paroles d'un petit livre à couverture noire et à tranches rouges, se balançant d'avant en arrière, le nez contre le mur des Lamentations. Assurément, il était habité par le même univers mental. Il me posait donc les mêmes questions que ceux-ci m'avaient posées, et qui m'avaient valu de mes jeunes amis israéliens la même réponse invariable : « Ils sont le judaïsme à l'état pur. Nous diluons le message. Ils le gardent, insoluble. Sans eux, nous n'existerions pas . . . » Le respect que leur portaient ces jeunes, si différents d'eux par le costume, le mode de vie, les ambitions, m'avait paru très vivement faire la preuve qu'Israël, au contraire de nos cultures sottement amies du dualisme, avait su maintenir un lien vital entre toutes les formes d'espérance, de la plus hédoniste à la plus mystique. Il pouvait donc y avoir un sens de chercher à mon tour à me frayer un passage, du point où je me trouvais présentement à l'univers mental de Menses, et d'y entraîner le lecteur qui serait d'aventure persuadé d'une pareille nécessité.

Il me paraît didactiquement utile pour aborder Menses, au risque de

paraître expliquer l'obscur par le plus obscur, d'évoquer l'horizon littéraire sur lequel se détache son oeuvre picturale. Le titre de K'LIPOTH, donné à la série de peintures qu'il présentait récemment à la Galerie Martal (1) y invite. Il est emprunté à une tradition particulière du judaïsme, celle de Safed, elle-même tributaire du Zohar, le livre de la mystique juive par excellence. Bien que j'imagine aisément que le livre de Gershom Scholem sur la mystique juive soit pour tous les vrais mystiques ce qu'un traité d'anatomie est pour un corps vivant, il peut introduire au contenu de ces vieux livres que nous évoquons au début. Il tient en effet le langage rationaliste que les avatars de la formation de certains d'entre nous nous limitent à entendre exclusivement, au moins dans un premier temps. Ce qui suit lui doit beaucoup, de toutes manières.

Le Zohar tient que le MAL même sert la manifestation de Dieu. Relâchant l'emprise de sa droite sur sa gauche, c'est-à-dire de sa Compassion sur sa Rigueur, Dieu a manifesté sa Colère et a créé du même coup le monde noir du Satan. Séparé de lui, échappé de son bras de Justice, le monde des ténèbres n'en dépend pas moins de Lui, comme l'écorce (K'LIPAH), qui en est comme le déchet mais aussi l'enveloppe, dépend de l'arbre.

Ce corps de pensées constitue, à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle, dans la petite ville de Safed, au nord d'Israël, le noyau d'un ensemble spéculatif considérable, élaboré par Isaac Louria (1534-1572) et son disciple Hayyim Vital (1543-1620). Situant le problème du mal dans un vaste contexte, les pieux cabbalistes



de Safed se reportaient aux origines du monde et en déployaient l'ample cosmogonie.

Au début, Dieu l'EIN-SOF (le Sans-Fin) est seul et occupe la totalité de l'espace. Avant de créer le monde, Il commence par lui faire place. Se rétractant en un point de Lui-même, Il pose l'espace, le rien de quoi tout sera fait.

Dieu est lumière. Son mouvement primordial de rétraction (TSIMTSOUM) équivalait à une concentration de sa Lumière et à l'apparition des ténèbres tout autour. L'Espace est donc aussi le Noir.

La concentration de la Lumière de Dieu en un point entraîne aussi la révélation plus accusée de ses attributs et, notamment, de sa Rigueur (DIN). Aussi les ténèbres, loin de constituer une sorte de vide neutre, dans lequel se déploiera l'activité créatrice de Dieu, forment la carapace (K'LIPAH) négative de la Rigueur céleste, le monde du Mal. L'espace noir est donc aussi le Mal.

Mais un rayon de Lumière filtre dans la Ténèbre, l'apparition des formes proprement dites commence. Se laisse voir d'abord la silhouette de l'Homme primordial (ADAM KADMON) qui n'est autre que le reflet idéal de Dieu traçant à l'avance le plan de l'Univers entier, lequel ne pourra se développer qu'à l'image de Dieu. A son tour, l'Homme primordial émet la lumière des manifestations divines. De ses yeux diffuse un monde lumineux punctiforme (OLAM HA-NEKOUDOTH) dont chaque point est recueilli dans un vase. A chacun correspond un attribut (SEFIRAH) particulier de Dieu.

Il arrive que les lumières des manifestations inférieures brisent les vases qui tentent de les contenir. La brisure des vases (SHEVIRATH HA-KELIM) est rendue nécessaire pour répandre la lumière jusqu'au plus profond des ténèbres afin d'y faire triompher la Justice, c'est-à-dire la distinction nette entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres, entre la manifestation de Dieu et les K'LIPOTH qui la masquent. Il en résulte à ce stage que le monde se révèle comme un chaos, un monde de confusion et de désordre (OLAM HA-TOHOU).

Pour que l'ordre s'y fasse et que l'Univers, correspondant à l'image de l'ADAM KADMON, manifeste la divinité, il faut que prenne place un long processus de réparation (TIKOUN), auquel l'homme est appelé à participer. Chaque fois qu'il se purifie, il ramène à sa vraie place un atome de

la Lumière créée et avance le temps messianique où se révélera dans sa plénitude la Personne divine.

Ce système, dont nous venons de résumer, tant bien que mal, les grandes lignes, est né dans un temps où le souvenir de la cruelle dispersion des communautés juives espagnoles était encore présent dans les mémoires. Il venait donner un sens au scandale de la dispersion juive espagnole, occasion du retour en Israël, notamment des mystiques de Safed. Il nourrissait l'espoir de voir s'avancer le temps du triomphe messianique sur la ténèbre du monde des K'LIPOTH.

De manière analogue, se situe l'entreprise picturale de Jan Menses. Elle suit un scandale tout aussi ressenti que celui du bannissement des Juifs d'Espagne en 1492, par la conscience contemporaine : l'Holocauste récent de six millions de Juifs dans les camps de concentration nazis.

Mais, au lieu de simplement nous montrer ces scènes de destruction et d'horreur, Menses entend nous les révéler comme des K'LIPOTH, c'est-à-dire de les faire voir augmentées d'un sens, celui que la Cabbale suggère. Ses peintures en prennent paradoxalement à la fois l'aspect documentaire (*Nuits et brouillards*) de photographies exactes et de visions irréalistes, oniriques presque. Comme pour Louria et ses disciples, l'Espace de Menses est le Noir. Y filtrent, par des ouvertures improbables, des rayons lumineux éclairant des scènes de chaos et de désordre, mais insoutenables comme l'intérieur des fours crématoires. Parfois, la présence des puissances du mal s'y fait aussi sentir sous la forme de robots sans âme, de machines sans visage. Des victimes calcinées ne paraissent que des lambeaux de formes humaines.

La prise de vue est cependant faite du plus profond du monde des ténèbres. Le blanc éclatant, symbolisant la Lumière divine contractée dans l'acte du Tsimtsoum, n'est perçu que par d'étroits orifices ou de minces ajours. Si réduit qu'il soit, le Blanc est cependant ici l'essentiel. C'est lui qui, de l'autre côté de la nuit, révèle le chaos et lui donne son sens de K'LIPAH. C'est lui aussi qui, éclairant des morceaux de formes humaines, y recueille les reflets humiliés de l'Image divine. Le spectateur est donc amené à exprimer, par la direction de son regard, qui va des ténèbres (en avant) à la Lumière (en arrière), l'aspiration aux temps messianiques qui verra la restauration complète dans sa création de l'Image

de Dieu, selon le schéma tracé d'avance par l'apparition de l'ADAM KADMON. Ainsi orienté, ce regard n'est-il pas déjà, à sa manière, acte de réparation et participation à l'achèvement de l'Exil ? La peinture serait ainsi invitation à la prière... Mais peut-être dépassons-nous l'intention de Menses. La prière, pas plus que l'amour, ne se sollicite. Elle appartient aux croyants.

Si, pour nous, le mouvement du regard va des ténèbres à la lumière, pour le peintre qui part de sa feuille blanche, il va en sens inverse, et c'est donc dans une pénétration du Noir qu'il est engagé. Qu'il ait senti le besoin de s'appuyer sur une tradition mystique d'Israël pour poursuivre son périlleux voyage, nous le comprenons assez. Mais la profondeur où il va chercher ses hallucinantes révélations, l'épaisseur de la nuit dans laquelle il a choisi de s'enfoncer nous demeurent interdites. Il faudrait être juif et mystique pour y avoir accès, ce que nous ne sommes pas. Tout au plus, espérons-nous nous être tenu à la porte et avoir tenté de comprendre.

P.S. — La plus grande partie de cet article était écrite quand me tomba sous la main l'excellent catalogue de Thomas B. Hess sur Barnett Newman, publié à l'occasion de la grande rétrospective que le Musée d'Art Moderne de New-York vient de consacrer au peintre américain. Hess insiste, à bon droit, sur l'importance d'un *subject matter* (thème) chez Newman. Recourant à Scholem, comme je viens de le faire pour Menses, il rattache la thématique de Newman à la mystique juive et également à la tradition de Safed. Cette rencontre est troublante, quand on songe à la différence de présentation de l'une et l'autre oeuvre : expressionniste chez Menses, minimale chez Newman. La différence vient sans doute de la relation particulière des deux peintres au même fond de pensées. Newman, rejetant le formalisme, cherche dans la mystique juive des sujets qui puissent donner un sens aux structures minimales qui le hantent. C'est volontairement de l'extérieur qu'il approche la pensée Cabbaliste, n'y retenant que ce qui sert une certaine affirmation de l'homme (*vir Sublimis*), sans référence à la Transcendance. Menses ne coupe pas la mystique de son objet. Il ne fait que donner corps à une tradition spirituelle dont il a nourri sa pensée par la pratique des vieux livres. Autrement dit, Menses est croyant, Newman ne l'est pas. Il est remarquable dès lors que le monde de Menses soit figuratif et celui de Newman, abstrait. Pour l'artiste abstrait, comme pour le non-croyant, la personne n'est que relation et la relation intersubjective, pure transparence. Pour le croyant et l'artiste figuratif, la personne est aussi opacité et la rencontre ne se fait qu'imparfaitement, de manière voilée, en attendant qu'un monde autre se révèle. Aussi, l'artiste abstrait élimine l'objet ou du moins, comme dans le cas de Newman, tend à l'éliminer alors que l'artiste figuratif en retient quelque chose, ne serait-ce que le K'LIPAH, l'écorce. Éliminant l'objet, l'artiste abstrait tend à abolir l'espace perspectiviste. L'artiste figuratif en retient, ne serait-ce que ce qui est nécessaire pour distinguer l'objet d'un arrière-plan, le signe d'un fond.

(1) Je dois des excuses aux sympathiques propriétaires de cette galerie, M. et Mme E. Lantzman, qui dans mon esprit ne soutenaient que des artistes aussi pâles que le triste Bernard Buffet. Un récent changement de politique de cette galerie qui, en plus de Menses, vient de présenter Peter London, Tic Beament, et qui s'apprette à montrer le très important G. E. Nolte, mérite qu'on la traite avec moins de légèreté que je ne l'avais fait dans un article précédent sur Cosgrove.